

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU BAPE

**PROJET RABASKA DE LA SOCIÉTÉ EN COMMANDITE
RABASKA : IMPLANTATION D'UN PORT ET D'UN
TERMINAL MÉTHANIER À LÉVIS**

LE PROJET RABASKA ET LE PAYSAGE IDENTITAIRE

PRÉSENTÉ PAR YVONNE TSCHIRKY-MELANÇON

STE-PÉTRONILLE, ÎLE D'ORLÉANS

LE JEUDI 25 JANVIER 2007

PROJET D'IMPLANTATION DU TERMINAL MÉTHANIER RABASKA ET DES INFRASTRUCTURES CONNEXES

MÉMOIRE PRÉSENTÉ PAR

Yvonne Tschirky-Melançon, aquarelliste, maîtrise-ès-lettres/arts, Université de Fribourg (Suisse),

4 ans secrétaire de direction, quatorze ans d'enseignement, niveau lycée, 25 ans de peinture

Intérêt majeur : Sauver le paysage identitaire et préserver notre site et notre qualité de vie

Préoccupations : Laisser notre patrimoine intact pour nos enfants et nos petits-enfants

TITRE DU MÉMOIRE

LE PAYSAGE IDENTITAIRE

Une pensée qui ne se nourrit pas d'un lieu est-elle encore une pensée? Joël Pourbaix

RÉSUMÉ

Il existe, en France, un conseil national du paysage. Depuis plusieurs décennies, le paysage n'est plus considéré comme un élément pittoresque, purement décoratif. Il est devenu un élément essentiel de notre identité. Les recherches des sociologues, comme Jean-Marie Bessé, A. Corbin ou D. Jodelet, nous conduisent à considérer le paysage comme une base définitionnelle de notre existence. Il y a une demande sociale

du paysage. La relation au territoire apparaît fondamentale. Si nous habitons bien dans un espace défini, il faut reconnaître que cet espace nous habite, à son tour. Et un espace comme l'Île d'Oréans, qui fait l'objet de mon mémoire, est un espace rempli d'histoire, de généalogie, d'affection, au sein d'un fleuve et d'un paysage grandiose qui lui sert d'écrin. Il est, en quelque sorte, le paysage de notre âme, tout autant que de nos terres, nos habitations, nos occupations. Je ne peux en parler sans émotion, sans une forme de lyrisme, qui veut dire, mieux que toute argumentation, mon attachement à cette Île patrimoniale. Je ne suis pas la seule, heureusement. C'est pourquoi le projet Rabaska nous fait si mal. Il constitue une atteinte profonde à notre identité, à notre raison d'être québécoise, à notre survie. Je le dis sans exagération puisque, chaque jour, nos yeux sont fixés sur les eaux du fleuve et sa douce rive du sud, qui serait à jamais profanée si Rabaska devait se réaliser. Je dis sans ambages que ce serait une faute, une profanation, que la commission du BAPE doit se faire un honneur et une fierté de ne pas commettre.

UN PAYSAGE

Un paysage, c'est plus qu'une peinture, plus qu'une aquarelle, plus qu'un dessin, plus qu'une photo. Un paysage, c'est celui qu'un seul regard suffit à nous faire vibrer jusqu'au fond de notre être. C'est celui qui porte en lui les souvenirs les plus enfouis. Celui qui nous colle à la peau, qui nous trotte dans la tête et rythme les battements de nos coeurs. Le paysage, c'est celui sans lequel nous sommes orphelins, apatrides, amnésiques ; celui sans lequel la vie n'a plus de saveur, l'arc-en-ciel, plus de couleurs ; celui sans lequel les jours n'ont plus d'attrait et le temps, plus de repères. Le paysage, c'est celui qui décuple nos forces, allume notre courage, nourrit notre ambition, propulse tout notre être à la recherche de l'absolu.



Un seul regard - photo d'Hélène Bayard

Et ce paysage-là, d'une beauté grandiose, on nous l'arracherait, nous anéantissant du même coup ? Pour qui ? Pour quoi ? Au nom de Rabaska ! Jamais, ce serait cri-mi-nel !

Selon l'Office du tourisme, ce sont 250 à 300 mille personnes qui viennent à l'Île, chaque année. Les unes pour se reposer, d'autres pour se ressourcer, d'autres encore pour se distraire ou pour oublier. Mais, toutes, elles piquent une tête dans le paysage, indéniablement ! Toutes, elles s'y baignent, comme l'Île dans le fleuve.

*Pour supporter le difficile et l'inutile
y a l'tour de l'île
42 milles*

*de choses tranquilles.
Pour oublier grande blessure
dessous l'armure
été hiver
y a l'tour de l'île
l'île d'Orléans. (Félix Leclerc)*

Quarante-deux milles à travers des espaces de Beauté, de Douceur et de Silence ! Car, c'est là le secret, le SILENCE !

PAYSAGE ET SILENCE

Enlever le silence du plus beau paysage du monde et ce paysage vient de disparaître. Le silence, à l'instar du vent, à l'instar de l'âme, est insaisissable. Seule son absence atteste son existence. Le silence nous interpelle. Le silence nous façonne. Le silence nous livre, pieds et poings liés, à nous-mêmes. Le silence est notre salut. Le silence est notre condition humaine, notre passé et notre avenir confondus, notre vérité.

Aussi, malgré tout le zèle de nos trois commissaires, malgré les dizaines de compilations de statistiques, les centaines de mémoires et les milliers d'analyses qu'ils parcourront, en un mot, malgré tous leurs efforts, même surhumains, rien n'y fera. Pas plus que tous les experts du monde, Lavallinois ou pas, ne parviendront à trouver une solution.



La douce côte du sud, photo tirée de *L'Île d'Orléans* de Michel Lessard

Et foin de l'acousticien du promoteur et de toutes ses inventions anti-décibels, il est voué, lui aussi, à l'échec. Car, il n'y a rien à faire : le silence est une denrée irremplaçable. Toutes les richesses et toutes les sciences du monde, toutes les planètes réunies, ne pourront nous donner un succédané du silence ! Car, le SILENCE, c'est le gage de l'au-delà, du plus grand qui soit ! « Le silence éternel des espaces infinis », celui qui effrayait tellement Blaise Pascal. Le silence divin !

DES MAISONS DU SILENCE

C'est pour cet au-delà que nous trouvons un bon nombre de maisons du silence, presque toutes établies à Ste-Pétronille. Des maisons où l'on vient se refaire mentalement et spirituellement. Elles sont toutes sises au bord du fleuve, le St-Laurent, qui fait rêver jusqu'aux confins de l'imaginaire ! Ce St-Laurent, source d'inspiration inépuisable, garant de la langue française, en continent anglo-saxon : comme le célèbre Yves Duteil dans sa chanson « La langue de chez nous. »

*Et de l'Île d'Orléans jusqu'à la Contrescarpe
En écoutant chanter les gens de ce pays
On dirait que le vent s'est pris dans une harpe
Et qu'il a composé toute une symphonie.*

Que ce soit Félix Leclerc ou Yves Duteil, que ce soit Pierre Morency ou Paul Hébert, Horace Champagne ou Horatio Walker, William Brymner ou Olga Butenko, venue de sa lointaine Russie, ils ont tous une chose en commun, ils ont été marqués au fer rouge, dans leur être, par l'Île d'Orléans, cet oasis incomparable de beauté, de recueillement, de sérénité, de SILENCE !



Le silence du paysage, photo d'Hélène Bayard

L'Île d'Orléans est un creuset où, depuis quatre cents ans, les âmes se fortifient, où les talents se dénouent, où les aptitudes - qu'elles soient physiques ou intellectuelles - voient le jour, où les coeurs se régénèrent. Tout être humain a besoin de beauté et de silence, pour vivre et s'épanouir. Du plus pauvre au plus riche, du plus jeune au plus vieux, du plus faible au plus fort, du plus abandonné au plus entouré, tout un chacun, du fond de son être, tend à se réaliser pleinement, quand il rencontre la beauté et le silence.

C'est pourquoi, j'insiste à dire, comme le flux succède au reflux, qu'il est impératif que nos commissaires arrêtent le bras d'Abraham levé sur son fils, malgré l'excès de cette comparaison. Ils savent, tout autant que moi, qu'une décade supplémentaire consacrée à chercher le pourquoi et le comment du projet Rabaska, afin de le détourner, serait en pure perte.

En effet, comment imaginer que l'on n'ait pas, dès les balbutiements d'un tel projet, arrêté son élan. Propulsé par la simple recherche du gain, sans aucun respect pour tout ce qu'il allait flétrir, mutiler ou anéantir, Rabaska est l'aberration incarnée. Oyez plutôt :

UN PORT MÉTHANIER MAL CHAUSSÉ

Un port méthanier dans une région peuplée, sur un fleuve étroit, pris dans les glaces et la brume en hiver, déjà trop achalandé, dans une voie unique de circulation, à 211 km (secteur de pilotage) à l'intérieur des terres, comme pour s'assurer le maximum de risques, puisque des matières dangereuses y sont transportées, narguant toute recommandation internationale, telle Seveso II et la loi de renforcement de 2003. Et n'oublions pas la faune, la flore, la biodiversité, les tourbières et les résidents, bien sûr, surtout qu'ils tiennent à leur santé et à leur qualité de vie.

Faut-il spécifier que cette « qualité de vie » n'est pas celle qui est définie par la mairesse de Lévis, qu'il faut traduire en billets verts, mais celle qui parle de vert tout court : se mettre au vert, être encore vert, manger des légumes verts ! avoir le pouce vert ! Bref, à vous donner le VERT-ige !

Mais, oyez encore ! Une telle installation, soit celle de Rabaska, véritable massacre d'une région belle à couper le souffle, recèle une boîte de Pandore. Le 8 décembre dernier, une révélation

nous est faite de la part de Monsieur Benoît Chevalier, celle de la résolution 11 45 (1145 ! on croirait parler d'une arme à feu). En fait, c'en est une, car Rabaska évoque bien une bombe, dans tous les sens du terme ! Et la résolution en question n'est autre qu'un projet plus monstrueux encore, celui d'un terrain industrialo-portuaire, voué à accueillir des industries à grand gabarit. D'un seul coup, tout devenait clair : Rabaska n'était que le premier maillon d'une chaîne infernale et dévastatrice de tout ce qui fait notre force, notre fierté, notre appartenance à ce Québec que nous chérissons.



vue aérienne de l'Île d'Orléans, ibidem

Pardonnez-moi, messieurs les commissaires, mais il me faut continuer à déballer mon ressentiment, retenu depuis deux ans, au nom de tous ceux et celles qui éprouvent tellement de frustration et de peine à voir ce projet Rabaska prendre de l'ampleur. C'est dans la certitude que le bons sens, la raison et la justice l'emporteront sur ces projets inter reliés des plus aberrants et des plus intolérables, qui ne peuvent, en aucun cas, trouver droit de cité dans notre paysage, d'une beauté toute virginale, déflorée, en partie, il faut bien le reconnaître, par les monstrueuses tours de l'Hydro, plantées là, provisoirement, nous a-t-on dit, en 1965. Aussi, avons-nous l'espoir de les voir disparaître, un jour. Il peut suffire d'une seule personne pour faire basculer des projets inacceptables.

Micheline Beauchemin, artiste de haute lisse, n'a-t-elle pas, à elle seule, fait intervenir Pierre-Elliott Trudeau lui-même, en 1980, pour éviter le même sacrilège à Grondines ? Kurt Furgler, aussi, était seul à dénoncer un projet d'immeuble locatif, à plusieurs étages, à Crans-sur-Sierre, dans les Alpes suisses, en 1964. Il était ministre de la justice et conseiller fédéral. Il a laissé son cabinet d'avocat à St-Gall, pour pouvoir livrer un combat contre le promoteur. Sa lutte conduisit à une loi qui porta son nom, en 1970. C'est la loi fédérale Furgler. Roberto Zanovello a réussi à convaincre le directeur d'une importante usine polluante du Port de Gênes, de la « revamper » et de la transformer en une usine propre, tout aussi rentable.

J'ai eu le privilège, en septembre 2006, d'entendre son témoignage, lors d'un congrès mondial du Mouvement des *Focolari*, sur la Fraternité, à Budapest, devant plus de 11000 congressistes, provenant de 92 pays. Ce mouvement est voué à l'unité et à la paix dans le monde (www.focolare.ca). Le prix Nobel d'économie a été attribué, en 2006, à une personne seule également, Muhammad Yunus, qui a créé la « microfranchising » pour enrayer la pauvreté dans les pays sous-développés.

Nous avons, ici, la chance d'avoir trois Preux pour nous défendre. À trois, ils peuvent sûrement changer le cours des projets de Rabaska et de ses complices. C'est notre espérance, cette ESPÉRANCE qui attend au fond de la boîte de Pandore. « C'est ELLE, cette petite, disait Péguy, qui entraîne tout ! »

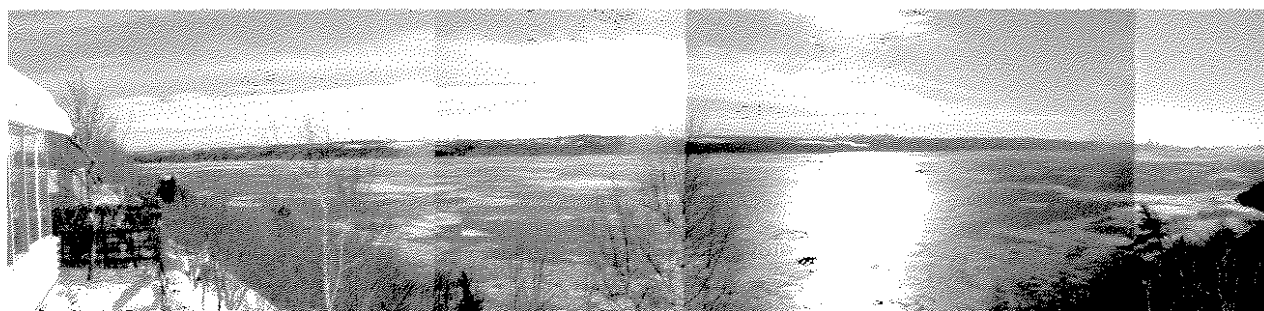
LE PAYSAGE IDENTITAIRE

Le paysage identitaire est un concept qui alimente les recherches des sociologues, de nos jours. On est quelque peu surpris de découvrir à quel point le paysage occupe une place dans les descriptions actuelles des milieux de vie des humains.

Si le paysage peut nous posséder, comme nous avons essayé de le montrer, il semble qu'il résulte tout autant d'une projection ineffable de notre sensibilité et de notre imaginaire. Par de-là mon lyrisme, je m'en remets aux chercheurs qui en discutent avec des arguments raisonnés.

Selon Mario Bertrand, géographe, le paysage « est une construction mentale individuelle et/ou collective où sont interpellées l'esthétique, l'éthique et la nature » (*Journal de l'UQAM*, le 17 novembre 2003). Le professeur Bertrand a mené des recherches en France, entre 1994 et 1998, sur « l'identité territoriale ». Pour lui, « les gens ont besoin d'avoir des éléments d'identification, mieux. des géosymboles authentiques pour être, si ce n'est pour mieux être ».

Par exemple, prétend-il, « si on demande à un étranger ce qui identifie le plus un Français à la France, il vous répondra sans doute la tour Eiffel, la baguette, le bérêt ! » (*ibidem*). Plus près de nous, un Canadien de l'Ouest vous dira les Rocheuses. Un Montréalais dira le Mont Royal. Un Québécois dira, à son tour, le château Frontenac ou les plaines d'Abraham, un résident de l'Île d'Orléans évoquera le tour de l'Île qui borde le fleuve et laisse voir les paysages qui enserrent l'insularité, un Acadien se référera à Grand Pré.



Quatre photos de Hélène Bayard. inter reliées



Maison ancestrale, tirée du livre *L'Île d'Orléans* de Michel Lessard

Ces géosymboles, en définitive, fondent une identité territoriale bien déterminée. Ils ouvrent la réflexion sur le lien qui relie le paysage au territoire, sous toutes ses formes. On n'habite pas uniquement un territoire ; on est aussi habité par lui. Vivre à l'Île d'Orléans, par exemple, c'est se sentir possédé par le fleuve, par ses maisons ancestrales, par ses familles de souche, par ses églises du XVII^{ème} siècle, par ses champs en damiers, par ses vignobles, par son environnement particulier : la houleuse Chute Montmorency, la douce Côte du Sud, la silhouette de la ville de Québec, qui ferme l'horizon à l'Ouest, les îles égrenées à l'Est qui ouvrent sur le Golfe, tout ce qui

différencie ce territoire de celui de la côte de Beaupré ou de Charlevoix, tout aussi enchanteur. Chaque territoire peut avoir ainsi ses modes de séduction, qui retiennent ses habitants. Ceux-ci s'attachent à leur coin de pays et possèdent des géosymboles, qui définissent leur identité, c'est-à-dire tout ce qui fait qu'on est ce qu'on est.

Depuis quelques décennies, d'ailleurs, le paysage n'est plus du tout considéré comme un élément pittoresque, qui serait purement décoratif, fugitif, interchangeable. Les sociologues se sont intéressés au paysage comme une composante essentielle de notre identité. Il existe en France un Conseil national du paysage. Lors d'un colloque en 2001, Y. Luginbuhl, dans son discours d'introduction, parle de « La demande sociale de paysage » (séance du 28 mai 2001). Bertrand Magali et Bories Olivier, du CNRS de Toulouse, soutiennent que les « aspirations sociales ont évolué ces dernières décennies », « avoir une belle vue sur... », ou « profiter des charmes de la campagne » fait désormais partie des nouvelles préoccupations : « *Les attentes sociales en matière de paysage sont désormais une réalité* » (Colloque FAIRE CAMPAGNE, Rennes, 17-18 mars 2005). Ces chercheurs analysent donc « des paysages dictés par la morphologie du territoire ». La bibliographie sur le paysage, d'ailleurs, est abondante et il faudrait citer les *Six essais sur le paysage et la géographie* de Jean-Marie Besse, *L'homme dans le paysage* de A. Corbin ou *Les représentations sociales* de D. Jodelet.

Luc Noppen, de la *Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain*, parlait de « l'expérience humaine du territoire, à tout le moins en ce qui concerne l'imaginaire collectif, à l'égard de la spatialisation de son identité ». (le 9 juillet 2004).

Après de semblables considérations, je me sens appuyée dans mon profond sentiment d'appartenance à l'Île d'Orléans. Je

persiste à dire que nous ne sommes, nous, citoyens et citoyennes de l'Île d'Orléans, que les gardiens de notre arrondissement historique. L'Île d'Orléans est un des premiers territoires à être colonisés en Nouvelle-France, dès le milieu du XVII^{ème} siècle. Des familles y ont fait souche, par la suite, et un grand nombre de Québécois et de Québécoises viennent y retrouver leurs racines.

L'Île d'Orléans, en somme, appartient à la grande société du Québec, à la « nation québécoise », pourrions-nous dire maintenant. Berceau de l'Amérique française, selon les historiens, elle est même en droit d'espérer que tout le continent s'intéresse à son sort, qui, avec Rabaska et ses industries connexes, apparaît aujourd'hui vraiment menacée.

UN PEU D'HISTOIRE

Jacques Cartier, le premier, y a mis le pied, en 1535. Il a écrit un récit émouvant de ce voyage où il raconte avoir découvert une grande île qu'il allait nommer « L'Île de Bacchus », parce qu'il y avait remarqué des raisins sauvages.

« Elle a environ dix lieux de long, écrit-il, et cinq de large, en laquelle y a gens demeurants qui font grande pêcherie de tous les poissons qui sont dedans le dit fleuve selon leur saison. Nous étant posé et à l'ancre entre icelle grande île et la terre du nord, allâmes à terre et portâmes les deux Sauvages que nous avions pris le précédent voyage. Et trouvâmes plusieurs gens du pays, lesquels commencèrent à fuir et ne voulaient approcher jusques à ce que nos dits deux hommes commencèrent à parler et à leur dirent qu'ils étaient Taignoagny et Domagaya... Et nous étant à la dite île la trouvâmes pleine de fort beaux arbres comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nôtres. »

Cette même île, nommée depuis Île d'Orléans, a conservé ses caractéristiques d'origine et on y trouve toujours les mêmes essences d'arbres, qui n'ont cessé de se reproduire abondamment, grâce à des conditions climatiques favorables. Il faut signaler que la chênaie boréale, qui monte des États américains, s'arrête mystérieusement à l'Île d'Orléans. C'est une espèce à protéger, il va sans dire. L'emblème de la municipalité de Ste-Pétronille, à la pointe sud-ouest, incidemment, est le chêne.

Au cours des siècles, la population de l'Île d'Orléans s'est constamment agrandie. Elle est, aujourd'hui, la terre ancestrale de plus de trois cents grandes familles québécoises qui sont arrivées au dix-septième siècle. À Ste-Famille, la plus vieille paroisse de l'Île, fondée en 1661, La Maison de nos Aïeux, abrite un Centre de Généalogie, très précieux. Les Dallaire, les Gagnon, les Létourneau, les Pouliot, les Roberge, les Turcotte, les Vaillancourt y figurent en bonne place, parmi les familles françaises du début de la colonie.

Aujourd'hui, ce sont tous les descendants de ces familles et de toutes celles qu'elles ont accueillies qui doivent défendre, avec nous, ce patrimoine historique, grandiose, chanté par Félix Leclerc, de par le monde.

Avec les grands voiliers de la course Québec-St-Malo, les six feux d'artifices de la Chute Montmorency, chaque été, ainsi que les festivals artistiques et maraîchers qui font la réputation de l'Île, comme lieu de rencontres, de paix, de silence et de beauté, l'Île d'Orléans est un oasis grandement recherché des peintres, des artistes, des artisans, des écrivains, des maraîchers, des musiciens et de tous les amateurs de la nature et de l'écologie.



Culture en damiers, Ibidem

Les terres de l'Île d'Orléans ont toujours été très fertiles. On y a cultivé d'abord du mil, de l'avoine et du foin pour nourrir les animaux domestiques et produire de la viande et du lait. De nos jours, ces terres donnent des fruits et des légumes de grande qualité. Chaque été, l'Île se transforme en un immense marché en plein air. De nombreux kiosques, sur la route de ceinture, offrent aux passants des fraises, des framboises, du maïs en épis, des légumes, des pommes et des citrouilles et autres produits de la ferme. On peut aussi y cueillir, nous-mêmes, des petits fruits, avec toute la fraîcheur des champs. L'Île d'Orléans fournit, de plus, le marché du port de Québec et nourrit les résidents de la ville.

On y trouve 32 galeries d'art, d'artisanat, de sculpture et de ferronnerie. Les touristes viennent y acheter des tableaux de maître, des objets d'art,

des cadeaux ou des souvenirs. Des peintres proposent des ateliers, des séminaires ou des leçons. Les métiers d'art y fleurissent.

Le ministère des affaires culturelles a organisé des séries de six concerts d'été de musique classique, dans chacune des six églises, avec le concours des résidants de l'Île, de 1978 à 1983. Angèle Dubeau y a donné son premier concert avec l'orchestre de chambre de McGill. La faculté de musique de l'Université Laval a pris la relève, en instaurant une sorte de camp d'été musical, dans l'église de Ste-Pétronille. Des concerts prestigieux continuent à y être présentés, sous la raison sociale : *Musique de Chambre à Ste-Pétronille*.

Des Maisons de repos, des Maisons de villégiature, des Maisons de jeunes, des Maisons de retraite et de méditation, des Maisons pour les Aînés, des Maisons de prières, ainsi que la Maison Emmanuel pour les enfants, couvrent l'ensemble de l'Île d'Orléans. Le silence et la sérénité sont les raisons d'être de ces lieux. Il y a, en particulier, le Foyer Notre-Dame d'Orléans, maison de retraite pour des groupes, dans un silence religieux. Il occupe la villa de Porteous, armateur de la compagnie maritime Cunard, l'un des premiers développeurs de Ste-Pétronille, qui a construit *Les Groisardières*, de 1895 à 1903, ainsi que le premier terrain de golf, en Amérique du nord.

Les heures passées à contempler le fleuve et sa rive tranquille sont des heures de ressourcement et d'enrichissement. Tous les citoyens et toutes les citoyennes, qui vivent le long du fleuve ou viennent régulièrement s'y promener, ont le sentiment profond de vivre avec la beauté, laquelle garde le cœur sain et l'esprit, frais.

Comme l'exprimait si bien Gaston Cadrin, dans une lettre adressée à la ministre Line Beauchamp, ministre de la culture et des communications, le 27 septembre 2006 :

Une détérioration des façades de l'Île d'Orléans aura assurément à long terme des impacts sur sa valeur symbolique et identitaire, sur le tourisme culturel et sur beaucoup d'autres activités (croisières internationales, navigation de plaisance, promenades en voiture ou vélo) dont les retombées économiques sont directement liées à un environnement esthétique et sécuritaire .

LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Avec 2007, le troisième millénaire atteint l'âge de sept ans. A sept ans, n'a-t-on pas l'âge de raison ? « C'est dès maintenant, en 2007, qu'il faut absolument arrêter de polluer. » Ce ne sont pas mes paroles, ce sont celles de Rick Smith, directeur de la défense environnementale qui s'exprimait ainsi, sur les ondes de Radio Canada, en guise de vœux de l'an nouveau ! Hubert Reeves lui fait chorus, lui qui n'a jamais été alarmiste, est, à présent, plus qu'inquiet. Il dit, entre autres : « A vouloir dominer la terre, l'homme s'en va vers sa destruction ! » David Suzuki, de la « Canadian Environmental Organization » tient le même discours. D'ailleurs, tous les savants et experts en la matière d'environnement sont unanimes : « Notre planète est malade, et il est urgent de la soigner ! » Je suis consciente, messieurs les commissaires, que je ne vous apprends rien. Quant aux voix discordantes des savants en changements climatiques, nous le savons, à présent, elles font partie de ceux qui ne se sont pas encore repentis, en public, de s'être fait soudoyer... Ne serait-ce que l'exemple d'ExxonMobil qui a dépensé 19 millions de dollars pour désinformer la population, au sujet des gaz à effets de serre (GES) !

A l'heure où le lac Nakuru, au Kenya, n'est plus qu'une misérable flaque d'eau pour les milliers de flamands roses, qui en faisaient leur halte principale, lors de leur vol de migration, alors que les icebergs se promènent jusqu'aux côtes de

Nouvelle-Zélande, en défilé de mannequins qui s'écrasent , entre deux déclics de caméras de touristes ébaubis, alors que les cerisiers fleurissent pour Noël au coeur de Central Park, à New -York, alors que les hirondelles reviennent en Normandie, en plein hiver, se croyant au printemps et que les ours bruns du zoo de St-Félicien ont la bougeote, faute de ne pouvoir hiberner, tandis que les ours blancs de l'Antarctique meurent de faim et d'épuisement, faute de trouver quelque chose à se mettre sous la dent. A l'heure où nos stations de ski tournent en terrains de golf faute de neige, et que le toit de toile du stade olympique de Vancouver s'effondre sous la glace, à l'heure où les inondations et les tremblements de terre prennent la relève du Tsunami, dans les pays qui s'en relèvent à peine, n'avons-nous pas des devoirs à accomplir ? Plutôt que de faire seulement valoir, sans fin, nos droits : droit au logement, droit au travail, droit à des soins de santé de pays structurés, ne devons-nous pas nous concentrer sur nos devoirs, Messieurs les commissaires ? Particulièrement le devoir de laisser un pays intact, indemne, sans blessures, aux générations futures, à nos enfants et nos petits-enfants.

Comment peut-on envisager un projet nommé Rabaska, avec toute sa cohorte d'industries polluantes à venir, ne serait-ce qu'en regard de la gangrène qui ronge notre province, notre pays, notre continent, notre planète toute entière ? Comment peut-on , encore de nos jours, être victime d'un nombrilisme aussi égoïste, insensé et catastrophique qu'est le nôtre, mû seulement par un seul but, s'enrichir à n'importe quel prix !

Et de surcroît, Rabaska serait installé, dans un lieu qui, dès à présent, fait figure de « bouée de sauvetage » dans une mer de pollution, grossissant autour de nous, de jour en jour, inexorablement.

Ce lieu, c'est celui de Lévis, d'un environnement unique, historique et agricole, Pointe de La Martinière, sur les bords du

St-Laurent, en face d'un lieu encore plus unique et plus riche en histoire, l'Île d'Orléans, berceau de notre civilisation : un lieu sacré, un lieu mythique. Un lieu, je dis bien, mythique car, à l'instar de la Mecque, il devrait être le lieu de pèlerinage de chaque Québécois, voire de chaque Canadien, avant de mourir. Je n'exagère pas.

D'ailleurs, des centaines de personnes en quête d'enrichissement généalogique et culturel, reviennent, chaque année, visiter notre île. Ils sont nombreux, de par toute la province, à venir en retraite au Foyer Notre-Dame d'Orléans, dont nous avons déjà parlé, dans ce centre, classé monument historique, qui serait en plein dans la mire de la jetée de ce port polluant, nocif, bruyant et éblouissant de lumière artificielle en pleine nuit, port qui veut servir d'abord le dieu Mammon, ou, si vous préférez, le dieu « piastre », le dieu dollar, le dieu « pesetas », le dieu « euro », en un mot : le dieu argent.



Foyer Notre-Dame d'Orléans, villa Porteous, ibidem

« Heureux l'homme qui ne court pas après l'or », dit le livre de l'Ecclésiastique (chap.31, verset 8)

Comme disait un indien Cri : « Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson capturé, alors seulement vous vous apercevrez que l'argent ne se mange pas ».

Le cri de ce Cri doit devenir le cri de notre coeur, face à ce sa-cri-lège, soit Rabaska, qui anéantirait, à tout jamais, un joyau incomparable, celui de l'Île d'Orléans, dans un écrin tout aussi précieux, le St-Laurent, la rive sud et Québec, patrimoine mondial. Joyau qui est source de santé physique, mentale et spirituelle, de tout un chacun.

Aidez-nous, messieurs les Commissaires, à sauver du massacre un des derniers bastions de beauté, sérénité et contemplation , qu'il nous reste !

L'Île, c'est comme Chartres
C'est haut et propre
Avec des nefs
Avec des arcs, des corridors
Et des falaises – Félix Leclerc

Aidez-nous à sauver notre « cathédrale », messieurs les commissaires. Je vous en supplie !

Yvonne Tschiky-Melançon

Yvonne Tschiky-Melançon, membre de l'ACPM (Association de l'Île d'Orléans contre le port méthanier)